Homélie du Pape à l'occasion du

Jubilé des personnes socialement exclues

13 novembre 2016

« Pour vous [...] le Soleil de justice se lèvera : il apportera la guérison dans son rayonnement » (*Ml* 3, 20). Les paroles du prophète Malachie, que nous avons entendues dans la première lecture, éclairent la célébration cette journée jubilaire. Elles se trouvent à la dernière page du dernier prophète de l'Ancien Testament et sont adressées à ceux qui ont confiance dans le Seigneur, qui mettent leur espérance en lui, en le choisissant comme le bien suprême de la vie et en refusant de vivre uniquement pour soi et pour ses intérêts personnels. Pour ceux-là, pauvres de soi mais riches de Dieu, se lèvera le soleil de sa justice : ils sont les pauvres en esprit, à qui Jésus promet le royaume des cieux (cf. *Mt* 5, 3) et que Dieu, par la bouche du prophète Malachie, appelle « mon domaine particulier » (*Ml* 3, 17). Le prophète les oppose aux superbes, à ceux qui ont mis la sécurité de la vie dans leur autosuffisance et dans les biens du monde. Derrière cette page finale de l'Ancien Testament, se cachent des questions qui interpellent sur le sens dernier de la vie : où chercher ma sécurité ? Dans le Seigneur ou dans d'autres sécurités qui ne plaisent pas à Dieu ? Vers où s'oriente ma vie, vers où se dirige mon cœur ? Vers le Seigneur de la vie ou vers des choses qui passent et ne comblent pas ?

Des questions similaires apparaissent dans le passage de l'Évangile d'aujourd'hui. Jésus se trouve à Jérusalem, pour la dernière et la plus importante page de sa vie terrestre : sa mort et sa résurrection. C'est aux alentours du temple, orné « de belles pierres et d'ex-voto » (*Lc* 21, 5). Les gens sont précisément en train de parler des beautés extérieures du temple, lorsque Jésus dit : « Ce que vous voyez, des jours viendront où il n'en restera pas pierre sur pierre » (v. 6). Il ajoute qu'il ne manquera pas de conflits, de famines, de bouleversements sur la terre et dans le ciel. Jésus ne veut pas effrayer, mais nous dire que tout ce que nous voyons passe inexorablement. Même les royaumes les plus puissants, les édifices les plus sacrés et les réalités les plus stables du monde ne durent pas pour toujours. Tôt tout tard, ils s'effondrent.

Face à ces affirmations, les gens posent immédiatement deux questions au Maître : « Quand cela arrivera-t-il ? Et quel sera le signe que cela est sur le point d'arriver ? » (v. 7). Nous sommes toujours poussés par la curiosité : on veut savoir *quand* et avoir des *signes*. Mais cette curiosité ne plaît pas à Jésus. Au contraire, il exhorte à ne pas se laisser tromper par les prédicateurs apocalyptiques. Celui qui suit Jésus ne prête pas l'oreille aux prophètes de malheur, aux vanités des horoscopes, aux prédictions qui suscitent peur, en distrayant de ce qui compte. Parmi les nombreuses voix qui se font entendre, le Seigneur invite à distinguer ce qui vient de lui et ce qui vient de l'esprit faux. C'est important : distinguer l'invitation sage que Dieu nous adresse chaque jour de la clameur de celui

qui se sert du nom de Dieu pour effrayer, alimenter des divisions et des peurs.

Jésus invite fermement à ne pas avoir peur face aux bouleversements de chaque époque, même pas face aux plus graves et plus injustes épreuves qui arrivent à ces disciples. Il demande de persévérer dans le bien et dans la pleine confiance mise en Dieu, qui ne déçoit pas : « Mais pas un cheveu de votre tête ne sera perdu » (v. 18). Dieu n'oublie pas ses fidèles, son précieux domaine, que nous sommes.

Mais il nous interpelle aujourd'hui sur le sens de notre existence. Par une image, on pourrait dire que ces lectures se présentent comme un "tamis" dans le déroulement de notre vie : elles nous rappellent que presque tout en ce monde passe, comme l'eau qui coule ; mais il y a de précieuses réalités qui demeurent, comme une pierre précieuse sur le tamis. Qu'est-ce qui reste, qu'est-ce qui a de la valeur dans la vie, quelles richesses ne s'évanouissent pas ? Sûrement deux : le *Seigneur* et le *prochain*. Voilà les plus grands biens à aimer. Tout le reste – le ciel, la terre, les choses les plus belles, même cette Basilique – passe, mais nous ne devons pas exclure de notre vie *Dieu et les autres*.

Néanmoins, précisément aujourd'hui, lorsqu'on parle d'exclusion, viennent à l'esprit immédiatement des personnes concrètes ; pas des choses inutiles, mais des personnes précieuses. La personne humaine, placée par Dieu au sommet de la création, est souvent rejetée, car on préfère les choses qui passent. Et cela est inacceptable, parce que l'homme est le bien le plus précieux aux yeux de Dieu. Et c'est grave qu'on s'habitue à ce rejet ; il faut

s'inquiéter, lorsque la conscience est anesthésiée et ne prête plus attention au frère qui souffre à côté de nous ou aux problèmes sérieux du monde, qui deviennent seulement des refrains entendus dans les revues de presse des journaux télévisés.

Aujourd'hui, chers et sœurs, c'est votre jubilé, et par votre présence, vous nous aidez à nous harmoniser sur la longueur d'onde de Dieu, à regarder ce que lui regarde : il ne s'arrête pas à l'apparence (cf. *1 Sam* 16, 7), mais dirige son regard vers « le pauvre, celui qui a l'esprit abattu » (*Is* 66, 2), vers les nombreux pauvres Lazare d'aujourd'hui. Que cela nous fait mal de feindre de ne pas apercevoir Lazare qui est exclu et rejeté (cf. *Lc* 16, 19-21) ! C'est tourner le dos à Dieu. C'est un symptôme de sclérose spirituelle lorsque l'intérêt se concentre sur les choses à produire plutôt que sur les personnes à aimer. Ainsi naît la contradiction tragique de nos temps : plus augmentent le progrès et les possibilités, ce qui est un bien, plus il y a de gens qui ne peuvent pas y accéder. C'est une grande injustice qui doit nous préoccuper, beaucoup plus que de savoir quand et comment il y aura la fin du monde. En effet, on ne peut pas rester tranquille chez soi tandis que Lazare se trouve à la porte ; il n'y a pas de paix chez celui qui vit bien, lorsque manque la justice dans la maison de tout le monde.

Aujourd'hui, dans les cathédrales et dans les sanctuaires du monde entier, se ferment les Portes de la Miséricorde. Demandons la grâce de ne pas fermer les yeux face à Dieu qui nous regarde et devant le prochain qui nous interpelle. Ouvrons les yeux sur Dieu, en purifiant la vue du

cœur des représentations trompeuses et effrayantes, du dieu du pouvoir et des châtiments, des projections de l'orgueil et de la crainte des hommes. Regardons avec confiance le Dieu de la miséricorde, avec la certitude que « *l'amour* ne passera jamais » (*1 Co* 13, 8). Renouvelons l'espérance de la vraie vie à laquelle nous sommes appelés, celle qui ne passera pas et qui nous attend en communion avec le Seigneur et avec les autres, dans une joie qui durera pour toujours, sans fin.

Et ouvrons nos yeux sur le prochain, surtout sur le frère oublié et exclu. Sur eux pointe la loupe d'agrandissement de l'Église. Que le Seigneur nous libère du fait de diriger cette loupe vers nous-mêmes. Qu'il nous détache des oripeaux qui distraient, des intérêts et des privilèges, de l'attachement au pouvoir et à la gloire, de la séduction de l'esprit du monde. Notre Mère l'Église regarde « en particulier cette partie de l'humanité qui souffre et pleure, car elle sait que ces personnes lui appartiennent par droit évangélique » (Paul VI, *Allocution inaugurale de la 2ème Session du Concile Vatican II,* 29 septembre 1963). Par droit et aussi par *devoir évangélique*, car c'est notre tâche de prendre soin de la vraie richesse que sont les pauvres. Une antique tradition, concernant le saint martyr romain Laurent, nous le rappelle bien. Avant de subir un atroce martyre par amour pour le Seigneur, il a distribué les biens de la communauté aux pauvres, qu'il a qualifiés de *vrais trésors de l'Église*. Que le Seigneur nous accorde de regarder sans peur ce qui compte, de diriger notre cœur vers lui et vers nos vrais trésors.